

Le 4125, rue Parthenais
Notre prison est un royaume

Jean-Philippe Gravel

Volume 19, numéro 4, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gravel, J.-P. (2001). *Le 4125, rue Parthenais* : notre prison est un royaume. *Ciné-Bulles*, 19(4), 58–59.

Notre prison est un royaume

PAR
JEAN-PHILIPPE GRAVEL

Quelque part à la périphérie du Plateau Mont-Royal se dresse un immeuble à la façade modeste, qui a la singularité de louer au mois ses appartements. Là circule une faune bigarrée, sous la houlette de Madame Mouska, «intendante-proprétaire-comptable», une grosse dame roumaine qu'on aurait facilement vu apparaître dans un film de Fellini ou de Marc-André Forcier. À la fois gardienne des lieux et (parfois) confidente, Madame Mouska discute avec ses locataires, en apostrophe quelques-uns sur leur malpropreté ou le loyer en retard, ou résiste à l'admission d'un couple de postulants «parce que les murs sont très minces et que les couples font du bruit quand ils se disputent» (bien qu'on pense tout de suite à une autre forme de tapage...).

C'est donc à la découverte de ce microcosme social que part Isabelle Lavigne pour son premier moyen métrage documentaire, **le 4125, rue Parthenais**. Face à un tel sujet, on se plaît à imaginer ce qu'aurait fait, avec un même matériau, Frédéric Wiseman, as de la discrétion, quitte à cumuler pendant des heures des scènes à l'éloquence discutable. La référence à Wiseman vient tout de suite à l'esprit du moment où l'immeuble, au cours du film, prend quasiment l'allure d'une institution, voire d'un village dans la ville: par le portrait dévoilé de quelques-uns de ses occupants hauts en couleur, l'édifice est de fait tiré de son anonymat. Parions même que les quelques spectateurs qui auront le loisir de passer devant ne le verront plus de la même manière.

Souvent désœuvrée, étudiante ou nomade, la clientèle du 4125, rue Parthenais serait en effet restée dans l'ombre si Isabelle Lavigne n'avait pas elle-même occupé ces lieux durant ce qu'elle appelle une période creuse. En effet, une fois ses études terminées — entre autres choses après le couronnement de **J.U.I.C.E.**, son excellent premier documentaire —, la réalisatrice habita pendant quelque temps l'une des chambres de l'immeuble. «J'ai commencé à scénariser le film alors que je me cherchais du travail et que je n'avais rien à faire», nous a-t-elle confié en entrevue. «Je me sentais un peu B.S. alors, et j'ai commencé à me demander comment les gens qui habitaient à côté de moi faisaient pour vivre comme cela, sans reconnaissance sociale...»

En effet, le film de Lavigne part à la rencontre d'un monde singulier, sans doute aussi symptomatique de ce qu'engendre le climat économique actuel, «le temps qu'il fait» — pour paraphraser le titre du beau documentaire de Sylvain L'Espérance, également des Films du Tricycle —, que le monde de **J.U.I.C.E.**, qui suivait une bande de vendeurs itinérants, entraînés à la militaire, et aidés

en cela par des *managers* manipulateurs leur faisant miroiter d'inaccessibles rêves d'opulence financière. Ce documentaire hallucinant, n'hésitant pas à montrer l'amertume des lendemains qui déchantent, Lavigne l'avait tourné en amadouant les *managers*, se faisant passer pour une étudiante venue candidement faire un travail universitaire sur la motivation en entreprise. Malgré les techniques de conditionnement auxquelles était soumise la confrérie qui évoluait devant sa lentille, le film révélait une humanité d'âges et de milieux divers mais qui tenait pourtant un discours à l'inquiétante uniformité, n'allant pas plus loin dans la fantaisie de ses rêves que celui de posséder la voiture de l'année.

Comme la face inverse de la même médaille, **le 4125, rue Parthenais** ne s'intéresse pas à l'obsession de la réussite, mais au contraire à ceux qui y ont



«...Louis-Ferdinand Céline s'il avait été Québécois.»



Madame Mouska,
«intendante-proprétaire-
comptable» du 4125,
rue Parthenais

renoncé. La démarche rejoint cependant le même objet: remettre en question certaines valeurs ou certains clichés sociaux, l'approche humaine demeurant encore le meilleur démenti envers la statistique indifférente. «Une gang de BS»: d'après le commun des mortels, cette expression consacrée sous-tend, avec un certain mépris, l'image de la personne qui vit aux crochets de la société, qui se laisse vivre...» explique Isabelle Lavigne. «Alors ce que je voulais faire ressortir, c'est que finalement ces gens-là ont une dignité, ils s'arrangent, ils ne sont pas misérables. Il n'y avait pas une personne vivant là que je n'avais pas envie de financer à travers mes impôts. Parce qu'on ne peut pas demander à toute la société de faire partie de la norme, de s'insérer dans les valeurs que cette société propose. Il faut accepter qu'il y en ait qui soient à côté, pas nécessairement parce qu'ils le veulent ou sont antisociaux, mais parce que leur cheminement les a amenés là et qui, donc, avec frustration, résignation ou espoir, vivent avec.»

Ces «gens qui vivent avec», c'est notamment un concierge très fier de son métier; un témoin de Jéhovah homosexuel qui aime bien fumer un petit joint de temps en temps en observant ses voisins; un homme qu'une suite de malheurs a fait quitter sa vie de parfait banlieusard pour vivre là, au jour le jour et sans attente; ou Maurice, un vieillard dont le bagout fait penser à la manière dont se serait exprimé Louis-Ferdinand Céline s'il avait été Québécois. Des gens qui, explique Isabelle Lavigne, étaient heureux de se confier à la caméra sans afféterie, trop contents de briser leur solitude. La rencontre est frappante pour le spectateur, à qui il est encore difficile d'entendre tel personnage dire avec un calme qui paraît au-delà du fatalisme, qu'il se contente de «faire son temps» en ce monde avant de passer à l'autre; d'entendre une orpheline de Duplessis discuter des surprises que le destin réserve et qu'on ne maîtrise pas. Il y a dans cette mentalité de survivant quelque chose d'étonnant qui correspond à ce que la réalisatrice appelle «une remarquable indépendance d'esprit».

Autant dire qu'avec ses 50 courtes minutes, **le 4125, rue Parthenais** remplit sa mission. Plus: la frustration qu'il engendre un peu aussi, celle de savoir que le portrait n'est pas complet, qu'il s'agit juste d'un prélèvement aléatoire «commandé par les rencontres et le hasard», mais qui laissent en plan d'autres réalités (comme celle des travailleurs saisonniers, des étudiants ou des immigrés, qui passent aussi par cet endroit), fait partie de sa réussite. Car, étonné par ces rencontres parfois très courtes, le spectateur n'est pas seulement ramené à cette dignité que Lavigne cherchait à saisir: c'est sa curiosité envers les autres que **le 4125, rue Parthenais** vient relancer, en des endroits aussi inusités, en lui rappelant que derrière chaque individu se cache une histoire fascinante. ■

Le 4125, rue Parthenais

Vidéo / coul. / 50 min. /
2001 / doc. / Québec

Réal. et scén.: Isabelle
Lavigne

Image: Alex Margineanu

Mus.: Pierre Desrochers

Son: Martin Allard

et Marie-Ève Livernoche

Mont.: Mélanie Chicoine

et René Roberge

Prod.: Lucie Lambert -

Films du Tricycle

Dist.: Antenna